

Le croiseur allemand "Maiz" bombardé par les Anglais en vue de la côté hollandaise.

Évitons toute spéculation sur le papier-monnaie. Des mesures sont prises pour sauvegarder tous les droits.

Habitants de Brabant,

Dans l'union indéfectible de toutes les bonnes volontés, préparons notre vie nouvelle.

Bruxelles, le 12 novembre 1918.

Dans une autre, monsieur Beco, défendit la vente d'alcool. Il y eut encore des rencontres entre soldats et civils. Monsieur Lemonnier, ff. de bourgmestre de Bruxelles, adressa à la population l'appel suivant :

Chers Concitoyens,

Des conflits sanglants, déplorable conséquence de la guerre ont eu lieu à Bruxelles.

Ils ont fait des victimes dans notre population : quatre personnes ont été tuées, quinze blessés ont été recueillis dans hôpitaux.

J'adjure la population de conserver son calme et son sang-froid, de faire preuve de bon sens, d'écouter la voix de ses magistrats communaux.

Défiez vous des provocations.

Ne formez pas de rassemblements.

Gardez vos enfants dans vos demeures.

Ne circulez pas inutilement dans les rues.

Ne vous dirigez pas sur des points où éclateraient des fusillades.

Nos vaillantes troupes reviennent : dans quelques jours, elles seront à Bruxelles.

Épargnez leur la douleur de constater que la guerre a fait encore de nouvelles victimes.

Bruxelles, le 12 novembre 1918.

Le déménagement continua. Des montagnes de papiers se trouvaient rue Beyaert ; ces documents devaient être brûlés ; des caisses furent chargés par les employés allemands. Monsieur Beco réoccupa les locaux du gouvernement provincial.

Nos troupes arrivaient enfin le 19 novembre, mais sur les instances personnelles du Roi, le maréchal Foch autorisa une dérogation aux stipulations de l'armistice et le 15 quelques escadrons Belges et Français furent attendus afin de maintenir l'ordre. Le premier soldat Belge arriva déjà le 14. C'était le chauffeur de l'auto de monsieur Vandervelde qui s'était rendu à Bruxelles. Monsieur Vandervelde et le soldat furent l'objet d'acclamations enthousiastes à l'hôtel de ville.

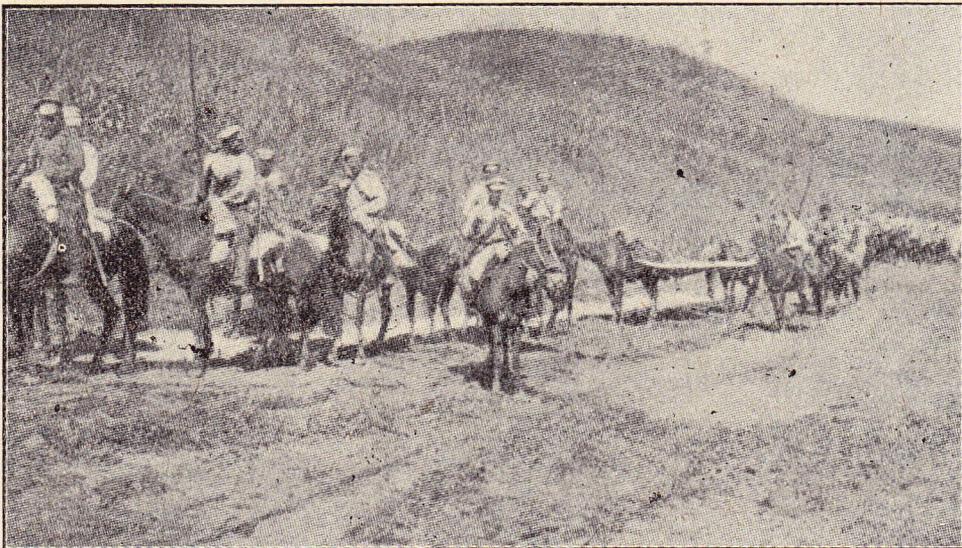
Monsieur Vandervelde eut un entretien avec les échevins et fut reçu dans l'après-midi par le conseil communal, par le gouverneur, monsieur Beco et par les autorités judiciaires. Monsieur Lemonnier lui fit une allocution. Monsieur Vandervelde, représentant et précurseur du gouvernement insista dans sa réponse sur le rôle difficile accompli par le gouvernement : le ravitaillement, la réorganisation de l'armée, le maintien de l'unité nationale.

On était au 15 novembre fête du Roi Albert. Tous les Allemands n'étaient pas encore partis, et à la demande du procureur-général dans le but de conserver le calme, le doyen de Ste-Gudule remit le «Te Deum» à une date ultérieure.

Selon la convention, les Allemands auraient dû être partis, mais par suite du désordre, les troupes n'avançaient guère.

Le Conseil des Soldats demanda quelque délai au collège échevinal, se basant sur les difficultés qui surgissaient de toutes parts. Monsieur Lemonnier répondit que cela n'était pas en son pouvoir, mais de la compétence du maréchal Foch.

Les pillages continuaient, surtout dans les gares. Les civils emportaient ce qui était à leur convenance, la police était impuissante d'empêcher ces méfaits.



Lanciers russes

Des soldats isolés arrivaient, ils ne surent résister au désir de revoir le plus tôt possible leurs parents et ceux qui leur étaient chers.

Ils furent acclamés partout et entourés par une foule en délire.

Un autre grand danger menaçait encore : les munitions. Les engins traînaient de tout côté le long des routes ; dans les gares stationnaient des wagons remplis d'explosifs. Le jour même de l'armistice, à la gare de Denderleeuw, des maisons furent détruites dans le voisinage.

Des coups formidables se firent entendre dans les gares de Bruxelles. Là aussi des munitions éclatèrent ; la mauvaise intention d'aucuns n'y était peut-être pas étrangère. Il y eut beaucoup de blessés, de tués, des maisons le long des voies furent endommagées. C'était des heures d'inquiétude.

Mais ce jour là, les dernières troupes partaient. A 10 heures du soir, on les vit passer par la Chaussée de Louvain, suivies de chariots de tout calibres, emportant du bétail volé.

Ils finirent encore marché à la porte de Schaerbeek ; il y eut beaucoup d'amateurs.

A dix heures aussi, le dernier train partait de la gare du Nord, dont l'administration revint enfin entre les mains d'agents Belges.

Les derniers Allemands partis ! Que devaient bien penser les conscients dans cette masse ?

Il y en avait parmi eux. Le gouvernement Belge trouva un document de l'un d'eux.

C'était une lettre du préposé d'Etat W. Krauss, référendaire auprès du Verwaltungschef für Flandern, écrit le 22 octobre 1918. Elle finit par ces considérations :

« O ! nous avons déjà perdu en Belgique une grande part de notre honneur Allemand — nous devons le reconnaître — et il ne semble pas que nous en sauverons beaucoup avant notre retour dans le pays d'au delà du Rhin ! Nous avons assailli ce petit pays comme des bandes armées, comme des hordes sauvages du temps des barbares. Le feu et la mort nous ont tracé notre chemin. J'ai parcouru une grande partie du Brabant et de la vallée de la Meuse. Certes, je me rends compte que la guerre n'est pas une idylle de berger, qu'elle traîne avec elle la violence et les cruelles nécessités, qu'il est difficile de dresser la balance de la culpabilité qui pèse sur les épaules de ceux qui mènent la guerre, mais cependant, chaque fois que je me trouvais devant les maisons incendiées de Malines, le berceau de Charles V ; quand j'étais par les ruines de Termonde, cette ville de décombres et de

mort ; quand je circulais le long de la Dyle, de la Dendre, de l'Escaut, où se sont maintenant établis les Anglais et les Belges — plus comme pendant leur retraite en 1914, mais en marche sur Anvers — ou bien quand je me trouvais à la citadelle de Dinant, et que je contemplais ce Pompei de la vallée de la Meuse et qu'on me raconta qu'en août 1914 pas moins de quatre cents habitants y furent fusillés parce que — contrairement aux conventions de La Haye — comme civils ils avaient pris part à la guerre, (1) alors je me suis mis en imagination à la place des Belges, et je me suis dit non sans un frisson : Ces gens habitaient ici paisiblement en août 1914 ; pendant quatre ans ils gémissaient sous le joug de l'ennemi qui selon la justice militaire a d'abord incendié leurs habitations, assassiné les hommes, ensuite détruit systématiquement leur puissance économique — en ce qui me concerne personnellement je pourrai en dire plus long à ce sujet — il leur a enlevé tout ce qui a quelque valeur.

Qu'est-ce que ces Belges doivent penser de la justice Allemande ? Qu'est-ce qu'ils en raconteront à l'avenir à leurs enfants ?

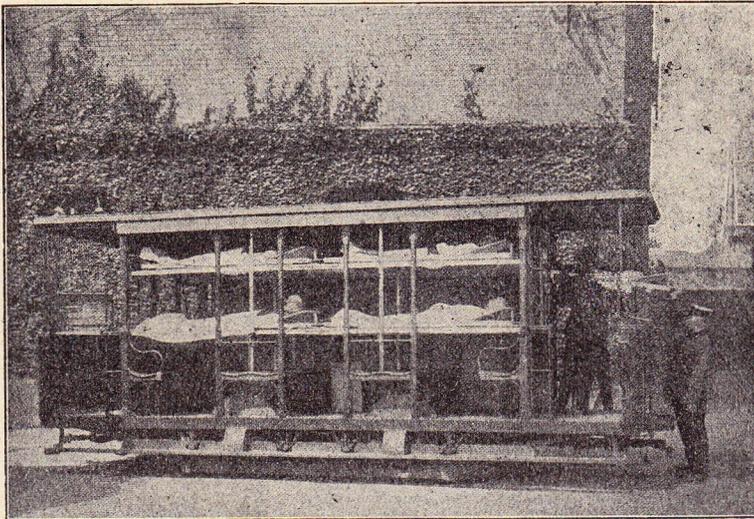
Le professeur Forsher traduit ces mêmes sentiments quand il écrit dans le « Berliner Tageblatt » :

« Celui que se forme une image même imparfaite de la souffrance, imposée par notre direction militaire à des millions d'hommes d'autres pays, doit refuser de s'associer aux cris, que nous entendons maintenant en Allemagne, et il doit se poser la question suivante :

« Quel droit avons-nous à présent, d'exiger un traitement humain. »

N'est-ce pas une manifestation de la justice immanente, quand on nous traite aujourd'hui avec la même sévérité que nous avons considérée jadis comme étant l'apogée de la science d'Etat et que nous avons prise comme règle directrice dans les pays occupés ? Avons-nous jamais tenu compte dans la plus petite mesure possible avec l'avenir, que nous réservions aux habitants des régions dévastées ? Une des plus grandes fautes, commises par notre gouvernement immédiatement après l'armistice, c'est de ne pas avoir mis le peuple allemand au courant de l'étendue des méfaits (il n'y

(1) Le lecteur sait que nos civils n'ont pas pris part aux combats. La légende des francs-tireurs fut inventée par les Allemands pour justifier leurs horribles massacres.



Tramway électrique allemand pour le transport des blessés.

a pas d'autre mot) commis par notre haute direction militaire en Belgique et au Nord de la France. Si le peuple Allemand était informé, par exemple de l'enlèvement de tant de milliers de jeunes filles et de femmes de Lille et d'autres villes de la France, s'il avait seulement une faible idée, de l'impression que fit sur les Français, retournés dans leurs foyers, les récits de l'acharnement avec lequel de pareilles mesures barbares furent appliquées on comprendrait l'amertume qui remplit le cœur du peuple Français, et nous aurions prononcé d'autres mots que des mots de protestations enflammées.

Si le peuple Allemand savait seulement approximativement comment les différentes branches de l'industrie sont détruites, dans le Nord de la France pour de longues années, et ceci non seulement par nécessités militaires, mais par une folie de destruction systématique, par des pillages, beaucoup de mesures, prises en ces derniers mois par nos adversaires, apparaîtraient sous un autre jour, et l'on comprendrait l'envoi de prisonniers Allemands dans le Nord de la France. En Allemagne on ne connaît pas ce travail d'anéantissement dans toute son ampleur; on n'y connaît pas suffisamment les déportations et le travail d'esclaves imposé aux habitants; et à cause de cela on a osé reprocher à la France certains traitements imposés à nos prisonniers. Qu'on tienne compte de la façon dont les prisonniers furent traités ici en Allemagne, façon qui étonnerait fort le public, s'il en était informé, on sait cependant que les tortures, imposées aux prisonniers, dépendent souvent de subordonnés, ou d'ordres donnés par des officiers, selon leur guise; mais les traitements que j'envisage, et qui eurent lieu en Belgique et au Nord de la France, furent exécutés conformément à des ordres, donnés par la direction supérieure de l'armée. Ils n'atteignaient pas quelques groupes de prisonniers, mais bien des millions d'habitants, ils étaient le reflet de tout un système d'Etat.»

Oui, les derniers Allemands qui parlaient, devaient avoir senti, s'ils aimaient réellement leur patrie, que de jours bien durs allaient peser sur leur pays. Ils laissèrent ici, après eux quatre années d'histoire! Mais quelle histoire!

Enfin, arriva pour Bruxelles le 17 novembre. Nous empruntons la description de ce qui se passa pendant cette journée à M. Van Kalken, dans son livre: «Het Gulden Boek.»

C'était plus qu'un dimanche, plus qu'une grande fête carillonnée, c'était le jour, impatientement at-

tendu, oh combien, de la libération de la capitale.

Dès les premières heures matinales, une affiche signée par M. Lemonnier, ff. de bourgmestre, était placardée partout, elle disait:

«Concitoyens,

Bruxelles est libéré.

La capitale, souillée depuis le jour fatal du 20 août 1914, est purifiée.

Le grand Roi Albert, symbole de l'honneur, du courage et la bravoure, rentrera bientôt dans notre chère cité à la tête de son armée victorieuse.

Bruxellois!

Acclamons les héros qui ont exposé leur vie et versé leur sang pour la cause du Droit et de la Civilisation.

Vive le Roi! Vive la Belgique!

En attendant le Roi et ses troupes vaillantes, dont le retour tardera encore un peu, un premier bonheur nous est réservé. Les Allemands sont partis et notre bourgmestre, tantôt, sera là!»

L'allégresse gagne les cœurs; c'est l'hymne de joie qui monte des poitrines vers les levants d'or de la Paix.

Des groupes en liesse circulent, les drapeaux se multiplient frémissant partout en un kaléidoscope aux éclats merveilleux.

Les soldats alliés sont entourés, embrassés, choyés, portés en triomphe.

Bruxelles est libre enfin.

A 10 heures, M. l'échevin Lemonnier en uniforme, entouré de ses collègues Steens, Jacquain et Hallet et des membres du conseil communal, proclame du haut de l'escalier des Lions, la libération enfin accomplie de la capitale belge:

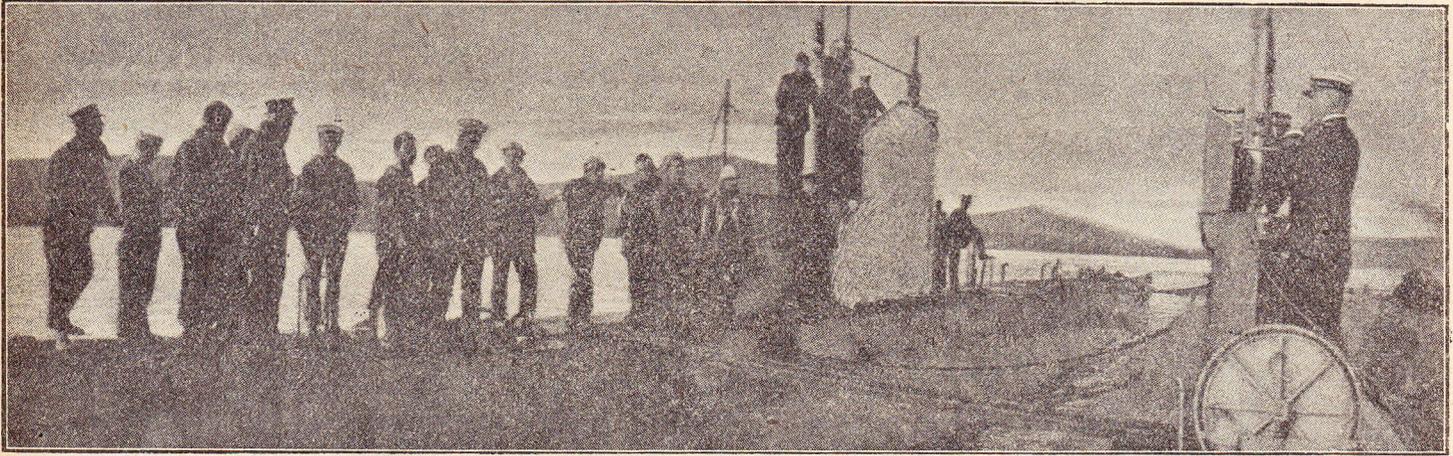
«Bruxellois!

» Au nom de l'administration communale de Bruxelles, je porte à la connaissance des habitants que Bruxelles, occupé par les Allemands depuis le 20 août 1914, est enfin délivré ce jour, dimanche 17 novembre 1918, à 11 heures du matin. (Bravos.)

» Vaincu par les armées glorieuses de la civilisation, les barbares, aussi vils et lâches dans la défaite, qu'ils étaient arrogants et brutaux dans la victoire, doivent fuir sous la poussée des baïonnettes de nos intrépides soldats. (Bravos.)

» Ils s'en vont, poursuivis par les malédictions de notre population, après avoir encore accompli ici dans ces derniers jours, malgré l'armistice, les actes de pillages et d'assassinats les plus odieux. (Cris: Hou! les lâches!)

» Concitoyens, ne l'oublions jamais! (La foule approuve: jamais! jamais! jamais!)



Sous-mains américains dans les eaux anglaises protégeant les transports.

» Que dans nos écoles on apprenne à nos petits enfants la haine du crime et de la fourberie en leur enseignant l'histoire de l'occupation allemande en Belgique.

» Bruxellois,

» Comme le clame notre chant national, après quatre années d'esclavage, le Belge sort du tombeau :

» Nous ressuscitons à la liberté.

» Nous respirons.

» Nous sommes enfin libres.

» Réjouissons-nous.

» Fêtons l'admirable victoire de nos vaillantes armées.

» Montrons-nous dignes des grandes et glorieuses destinées que l'avenir réserve à notre cher pays.

» Vive la Belgique !

» Vive le Roi ! »

Le discours longuement acclamé est souligné de :
« Vive la Belgique ! Vive le Roi ! Vive Max ! »

La Grand'Place est noire de monde. Aux fenêtres des maisons, aux balcons de la Maison du Roi, des grappes humaines agitent des chapeaux et des mouchoirs. Du premier étage, au-dessus de l'escalier des Lions, des hérauts font entendre des fantares de trompettes thébaines, annonçant ainsi, comme aux temps lointains des libertés communales, la délivrance et l'allégresse générale.

L'instant est solennel. Une émotion poigne au cœur de tous.

Devant le perron, le drapeau national et les bannières de la ville flotte au vent. L'harmonie communale joue la «Brabançonne». Têtes découvertes, les spectateurs agitent leurs chapeaux, entonnent en chœur notre chant national. L'harmonie fait éclater ensuite les hymnes nationaux frénétiquement applaudis par la foule et salués militairement par un groupe de soldats belges, anglais, italiens et américains.

M. l'échevin Lemonnier dit encore :

« Nous allons nous rendre à la place des Martyrs pour saluer la mémoire des valeureux soldats tombés pour la Patrie. »

Arrivé là, le cortège a plus que triplé en nombre ; l'enthousiasme de la foule se fait de plus en plus exubérant, et accueille d'interminables bravos les paroles dites par M. Lemonnier dans la crypte :

« Aujourd'hui, jour fameux, jour heureux de la délivrance, nos pensées reconnaissantes, vont aux glorieux héros tombés pour la Patrie. Ils sont morts les yeux tournés vers ce lambeau d'étoffe tricolore pour lequel le soldat vit et meurt. C'est pour ce drapeau qu'ils ont fait le sacrifice de leur vie pleine

d'avenir et d'espérances. Gloire à eux ! Nous qui les entourons de notre tendresse, nous avons le droit de les pleurer !

» Et cependant, à notre légitime douleur, se mêle cette pensée consolante que le sacrifice de leur vie n'a pas été vain.

C'est grâce à eux que la Belgique a été sauvée, grâce à leur héroïsme que la cause de la liberté des peuples a triomphé. Que leurs familles endeuillées veuillent bien recevoir l'expression des condoléances de la nation. Qu'une auréole de gloire entoure la mémoire sacrée de ces héros morts pour la patrie. Vive le Roi ! Vive la Belgique ! »

Les musiciens jouent la «Brabançonne» que chantent en chœur tous les assistants, accompagnés des autorités et des soldats, le bourgmestre ff. descend dans le monument, en fait le tour et prononce quelques paroles émues en déposant une couronne. Le cortège se reforme, grossi des prisonniers anglais et italiens rencontrés, et bientôt quitte la place, musique en tête, drapeaux déployés.

Au moment où le conseil communal se sépare, la cérémonie terminée, dans la cour de l'hôtel de ville, arrive une auto, immédiatement entourée. L'occupant, M. Max, est porté en triomphe à l'intérieur du bâtiment.

L'après-midi, à 2 heures, le bourgmestre est reçu officiellement à l'hôtel de ville. La salle gothique est ornée de drapeaux belges et des couleurs de la ville. L'assistance est nombreuse. Au bureau prennent place : MM. Lemonnier, Steens, Jacquain, Hallet et Pladet, échevins, M. Vauthier, secrétaire communal, tous les conseillers communaux, M. Van Vollenhoven, ministre de Hollande, plusieurs officiers anglais et américains.

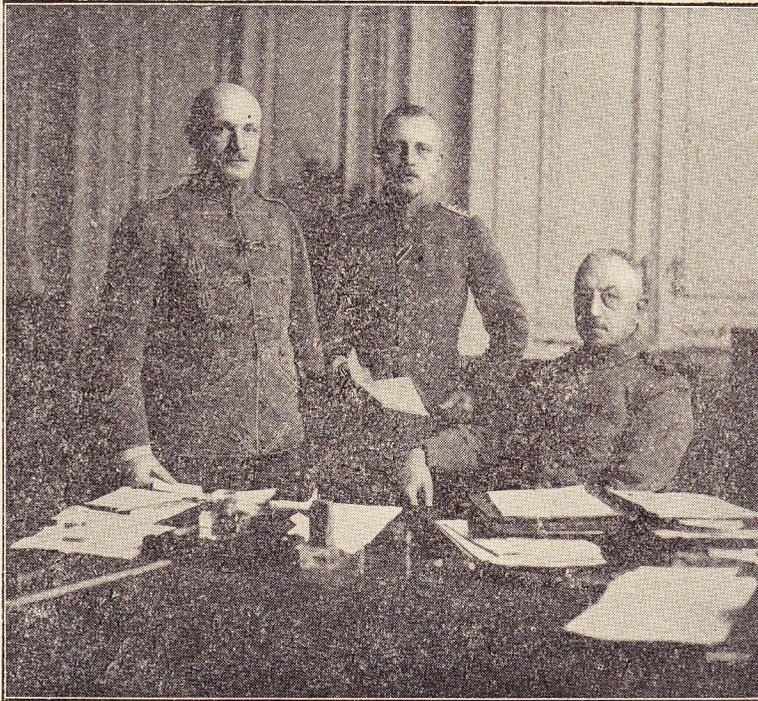
L'entrée de M. Max est accueillie par une ovation d'une enthousiasme indescriptible.

M. Lemonnier prend la parole :

« Mon cher Bourgmestre,

» Je suis incapable de trouver les mots pour caractériser la joie et l'allégresse des Bruxellois en apprenant le retour d'exil de leur grand bourgmestre.

» Oui, mon cher Max, de leur « grand bourgmestre ». C'est ainsi que vous qualifie la population fière et orgueilleuse de son premier magistrat, parce qu'elle a compris, parce qu'elle a surtout senti, avec toute son âme ardente et imprégnée de patriotisme, que vous êtes la plus haute personnification de la bravoure et du courage civique ; parce que vous lui avez montré comment les magistrats communaux belges devaient résister à l'ennemi. (Bravos.)



Trois chefs de la Kommandantur à Anvers.

» Il est une journée à la fois triste et fameuse, celle du 20 août 1914, qui ne s'effacera jamais de la mémoire de la population bruxelloise. »

Puis, M. Lemonnier rappelle la fière résistance du bourgmestre aux exigences injustes et vexatoires des Allemands, son exil et son emprisonnement, son calvaire de quatre ans. Il a des mots sévères pour les cruautés commises par l'occupant barbare et rend un légitime hommage à l'énergie de la population bruxelloise, au conseil communal, au personnel de l'administration communale, à tous ceux qui ont soutenu et aidé la population bruxelloise, pendant les longs jours de misère et de détresse.

A son tour, M. Steens, doyen du conseil, prend la parole :

« C'est avec une vive allégresse que nous voyons réoccuper ce fauteuil par le modèle des magistrats communaux. Digne continuateur des grandes figures qui détinrent ce siège ; émule des T'Serclaes, des Corneille, des Spranger, des Anneessens, des fiers Brabançons des Etats qui, dans cette même salle, opposaient leur inébranlable volonté civique aux exactions du gouvernement autrichien, votre nom figurera en traits indélébiles au Livre d'Or de nos annales.

» Par votre irréductible résistance, votre courage, vous avez montré la voie à ceux qui assumeront vos périlleuses fonctions et si notre honneur de mandataires est demeuré intact, c'est dans l'exemple de votre conduite que ceux qui ceignent votre écharpe au cours d'ardentes luttes puiseront la force de guider nos destinées.

» En Belgique consacré par de séculaires traditions le prestige de l'autorité communale est haut, mais combien votre attitude le hausse davantage et quelle leçon devant l'histoire pour tous ceux qui detiennent ou detiendront nos pouvoirs !

» Quels que puissent être dans l'avenir les événements auxquels ils seront appelés à faire face, quels que soit les dangers qu'ils devront affronter, votre défectible énergie devant un odieux oppresseur dictera leur conduite, votre sublime exemple

ne justifierait aucune hésitation et rendrait criminelle toute défaillance.

» Notre profonde admiration est universellement partagée, parce que vous personnifiez la conception la plus complète de l'absolu sacrifice au devoir.

» Mon cher Max, l'unanime affection des membres de ce conseil que, par votre tact parfait, vous avez su vous concilier, grandit encore par le légitime orgueil que nous éprouvons en comptant au nombre des nôtres l'ardent patriote, symbole vivant de la fidélité à la parole et au serment.

» Nos glorieux soldats ont réalisé des prodiges d'abnégation et de bravoure, nos éloges sont impuissants à rendre l'étendue de notre reconnaissance envers les sauveurs de notre sol sacré, mais c'est avec une indicible fierté que nous acclamons le héros civil devant lequel nous nous inclinons avec un cordial respect. »

Après M. Steens, d'autres orateurs viennent exprimer leur profonde émotion, leur joie, leur fierté. Pendant qu'on entend au dehors la foule chantant des hymnes nationaux, M. Vierset lit un beau sonnet en l'honneur du bourgmestre. Puis celui-ci prend la parole :

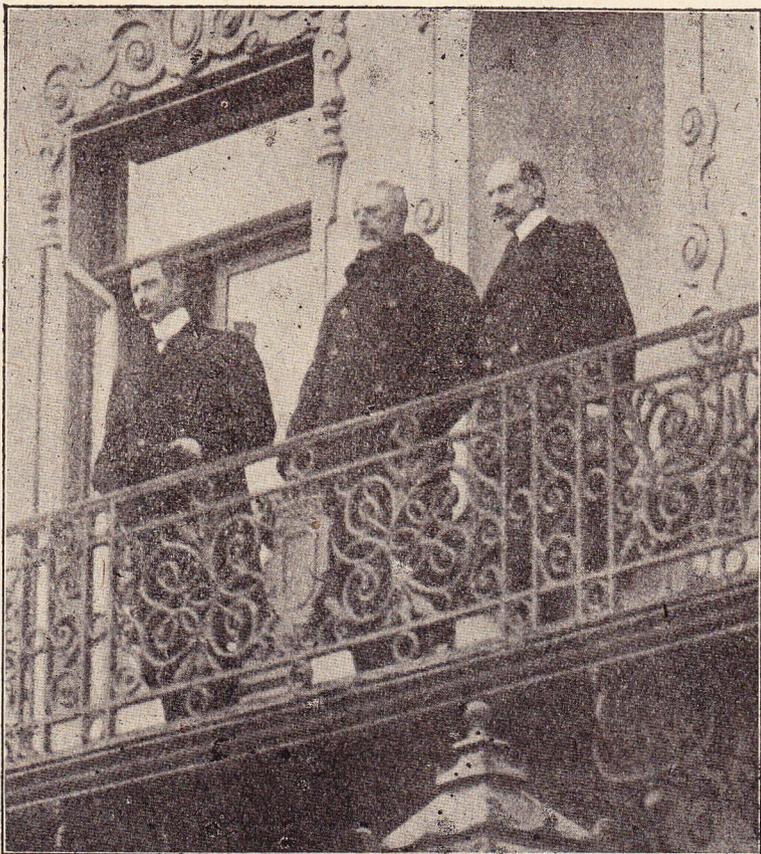
« Mes chers collègues du collège et du conseil communal,

» Mes chers collaborateurs de l'administration,

» Vous, tous, mes chers amis,

» Je ne sais s'il me sera possible de surmonter mon émotion et de vous parler comme je le devrais et comme je le voudrais. Mais vous comprendrez l'intensité des sentiments qui m'étreignent au moment où, après une séparation si longue, je me retrouve enfin au milieu de vous, dans cet hôtel de ville qui évoque en moi d'inoubliables souvenirs.

» L'accueil qui m'est fait me trouble profondément ; chez moi, des fleurs, des gerbes, des corbeilles qui embaument la maison de leurs parfums et je me sens effrayé par l'excès des hommages dont je suis l'objet. Mais, c'est assez parlé de moi-même. J'ai hâte de donner libre cours aux sentiments qui se pressent dans mon cœur. Ma première pensée est pour ceux de nos collègues et de



Les trois rois Scandinaves à Malmö.
Le Roi Christian de Danemark. — Le Roi Gustave de Suède.
Le Roi Haakon de Norvège.

nos collaborateurs qu'il ne devait pas m'être donné de revoir à mon retour parmi vous et qui disparurent pendant la période sombre de l'occupation étrangère. Ils n'auront pas eu, comme nous, la joie d'entendre sonner cette heure de la réparation dont on parlait et d'assister enfin à la revanche du Droit et de la Justice.

» A l'instant où la capitale vient d'être libérée de l'odieuse présence des troupes allemandes, comment ne pas dire notre émerveillement devant la vaillante population bruxelloise dont l'attitude fut admirable durant les jours de souffrance et qui restera digne d'elle-même dans la célébration de la victoire.

» Je reprendrai, dès ce soir, mes fonctions et, avec l'aide et les conseils de mes collègues, MM. Lemonnier et Steens, j'emploierai toute mon énergie à mettre un terme aux désordres. La population se doit à elle-même de me seconder dans cette tâche. Elle le doit aussi à ceux qui l'ont protégée et soutenue aux heures de détresse. Et, en rappelant cette protection et cette assistance, je songe, chacun de vous le divine, aux représentants des Etats neutres, au marquis de Villafior et à M. et Mme Brand Witlock, à M. Van Vollenhoven ; je songe au comité national, à M. Ernest Solvay, à M. Francqui, à tous les collaborateurs de cette œuvre magnifique à laquelle leur nom demeurera attaché. »

Après avoir adressé quelques paroles d'hommage reconnaissant au collègue échevinal, aux conseillers communaux, à tous ceux qui étaient au service de la commune, le bourgmestre continua :

« La Belgique et la capitale ont souffert cruellement dans cette guerre, mais je suis presque tenté de dire que je ne regrette pas l'agression dont notre pays a été l'objet et qui, en l'obligeant à pren-

dre les armes pour la sauvegarde de son honneur, l'a préservé d'un rôle passif dans ce grand duel où se jouait tout ce qui fait, pour les populations comme pour l'individu, le prix de la vie.

» Roi et peuple ont été dignes l'un de l'autre. Ils ont conquis pour nous une gloire immortelle, dont les rayons enveloppent à la fois les héroïques soldats et la population civile de l'intérieur.

» La Belgique peut s'enorgueillir de voir désormais, son nom inscrit dans les fastes de l'histoire à côté de ceux des grandes puissances libératrices du monde et d'avoir, elle aussi fait de ses douleurs et de son sang, la rénovation de l'humanité. (Bravos.)

» Ah ! la lutte a été longue et terrible ; elle a été, à chacune de ses étapes, marquée de larmes et de douleurs, mais les vertus qu'elle a développées dans nos âmes, la force dont elle a trempé nos caractères, que ces vertus, ces forces soient mises au service de l'œuvre immense qui s'ouvre devant nous. »

Le bourgmestre descend alors sur le perron de l'escalier des Lions.

D'une voix forte il s'adresse à la foule :

« Mes chers Concitoyens,

« Je suis profondément ému de l'accueil que vous me faites et des sentiments de sympathie que vous me témoignez, mais en m'acclamant vous renversez les rôles. C'est vous-mêmes qu'il faudrait applaudir et non moi. (Cris : Si ! Si !)

» Pendant toute la durée de la guerre, mon attitude n'a été qu'un reflet de la vôtre. Je n'ai fait que traduire, personnifier et représenter votre pensée, votre propre opinion.

» Pendant ma longue captivité, je n'ai pas cessé un seul instant d'être en communion d'idées avec

mes concitoyens. C'est par votre gloire que j'ai été soutenu, encouragé.

» Gloire à la vaillante population de Bruxelles, même aux heures les plus sombres elle n'a jamais fléchi. »

L'Harmonie fait immédiatement entendre la Brabançonne. La foule accompagne en chantant. Puis viennent les hymnes alliés soutenus par les voix humaines ou soulignés de : « Hip ! Hip ! Hourrahs. »

Que dire des scènes multiples qui se sont déroulées dans les familles de la capitale quand les soldats rentraient chez eux. Notons quelques faits parmi les innombrables.

« Nous nous trouvions à la gare de Schaerbeek. Une sentinelle pensive, la tête penchée sur la poitrine surveillait l'entrée. Le brave garçon pensait certainement aux siens, car il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. Par le sentier s'acheminait un vieillard aux pas lourds. Il s'approcha du soldat, le regarda d'un regard triste depuis les pieds jusqu'à la tête. Tout à coup le soldat redressa la tête, il voit le vieillard, leurs regards se croisent, un moment de surprise agréable et ils tombent dans les bras l'un de l'autre : « Père ! » « Mon fils ! » Etouffés par émotion ils restèrent muets pendant quelques instants. Alors le fils adressa quelques paroles réconfortantes à son père et lui dit : « Allons papa, vous voyez bien que je suis bien portant, soyez rassuré et calme ! »

Mais le vieux ne sut contenir son émoi. Il ne cessa de caresser son gars. Celui-ci lui fit remarquer qu'il montait la garde, et qu'il rentrerait à la maison dès qu'il serait libre. Mais le père ne put abandonner son garçon.

Un autre soldat s'était approché entretemps. Il observa la scène, alla vers son camarade, le déchargea de sa gourde, la mit lui-même, prit son fusil et lui dit : « Va, m'fi, via quat'années que ti demande ton père. Tu l'as maintenant. Reste près de lui, moi, je montrerai la garde. »

Nous assistons à une autre scène de confraternité au Boulevard Botanique. L'armée triomphale passa. Après l'infanterie vinrent les canonniers. Tout à coup nous vîmes un soldat sauter de son cheval, traverser comme une bombe les rangs de spectateurs et tomber dans les bras d'une femme agée : « Mère ! Mère ! »

Le premier soldat de la batterie regarde son camarade qui monte le troisième cheval. Tous deux se regardent indécis, ne sachant que faire. Mais l'officier accourt et dit : « En avant ! il est dans les bras de sa mère ; il nous rattrapera bien ! »

* * *

C'était maintenant pour Bruxelles des jours de grande presse et de mouvements joyeux.

Le 20 il fut annoncé officiellement que le Roi ferait son entrée le 22, à 10 heures du matin, venant de la Chaussée de Gand, la Porte de Flandres, la place Ste-Catherine, le marché aux Poulets, le Boulevard Anspach, la Place de Brouckère, le Boulevard du Nord, le Boulevard Botanique, la rue Royale, la rue de la Loi au Palais de la Nation.

La ville se prépare à recevoir le Roi avec grand enthousiasme.

Le cortège serait formé par deux divisions d'armée et par des détachements des armées alliées.

Le Roi et la Reine seraient reçus au Palais de la Nation par la Chambre et le Sénat réunis.

Entretemps eurent lieu toutes sortes de solennités. En voici une relation.

« Le mardi après-midi eut lieu une manifestation solennelle au cimetière d'Evere. Le conseil communal de Bruxelles conduit par le bourgmestre Max et le collègue échevinal, a déposé une couronne de fleurs sur la tombe des 45 héros qui sont morts à Bruxelles. Précédé du drapeau de la société « Aidons les invalides de Guerre » porté par

un invalide du 1^r de ligne ; le petit cortège arrive aux tombes.

Le bourgmestre Max y prononça une allocution :

» Au moment où l'ennemi, courbé sous la mortification de la défaite, vient de quitter Bruxelles, à l'heure où partout flotte fièrement le drapeau national, à l'instant où, dans la Capitale, l'arrivée de troupes d'avant-garde nous met, pour la première fois depuis quatre ans en contact avec notre vaillante armée, notre pensée se tourne pieusement vers ceux de nos soldats qui tombèrent au champ d'honneur.

» Ils étaient partis pour la frontière, enivrés de la gloire de leur tâche, insoucieux du danger. En chacun d'eux battait le cœur de la Patrie ; et, pour qu'en leur âme s'allumât l'étincelle qui fait les héros, il leur suffit d'entendre siffler les premiers obus ennemis.

» Ah ! l'inoubliable épopée où chaque victoire était un prodige, où chaque retraite même était une victoire ! Le long du calvaire douloureux qui les conduisait de la Meuse à l'Yser, ils tombaient, l'un après l'autre, jonchant les sillons, des fossés des routes, les feuilles mortes des bois hachés par la mitraille.

» Et la Belgique se bossuait de tertres sous lesquels de jeunes héros dormaient leur dernier sommeil sur le sein de la Mère-Patrie.

» Quelques-uns vinrent mourir à Bruxelles, dans nos ambulances, après avoir espéré voir, eux aussi, l'aube du jour triomphal.

» Ils n'ont pas entendu sonner l'heure libératrice.

» Mais sans eux, jamais elle n'eût retenti pour nous.

» O morts aimés, vous dont l'exemple inspirait notre héroïque armée, vous qui fûtes les défenseurs de nos libertés, de nos droits, je salue en vous les premiers ouvriers de la victoire, les glorieuses victimes tombées pour notre délivrance, et dont le sang fécond alimentera le terreau sacré où déjà germent les moissons de l'avenir. »

Au retour le cortège s'arrête quelques moments à la tombe de l'échevin Maes.

Les 41 victimes de la brutalité Allemande sont ensevelis au Tir National: tous fusillés parce qu'ils avaient servi leur patrie en pays occupé.

On n'obtint que le 1 novembre l'autorisation de placer sur chaque tombe une misérable petite croix en bois, portant chacune un numéro d'ordre.

Ce fut une solennité émouvante par ce temps brumeux de novembre ; ce fut un véritable pèlerinage, chacun fut profondément ému quand le bourgmestre de Bruxelles y prit la parole.

A Evere, nous rendions hommage à nos soldats tombés au champ d'honneur. La Patrie leur sera éternellement reconnaissante de leur sacrifice. Il est d'autres trépas qui n'ont pas été entourés de l'éclat glorieux dont sont illuminées les batailles, mais qui sont peut-être encore plus touchants.

Des hommes et des femmes ont succombé ici, obscurément, presque anonymement, sous les balles de peleton d'exécution. Leur crime, c'est d'avoir voulu servir leur pays ; c'est d'avoir essayé de faire franchir à de futurs combattants la barrière de fer qu'avait élevée l'envahisseur. Ils travaillaient dans l'ombre, au prix de difficultés inouïes, au milieu des périls toujours menaçants. Ils n'attendaient pas de récompense, si ce n'est celle que donne le sentiment du devoir accompli. Ils se savaient posés la résignation sublime des martyrs qui consentent à être immolés pour leur foi.

Inclinons-nous bien devant une telle grandeur d'âme. Et saluons l'héroïsme si profond et si simple d'hommes et de femmes qui ont aimé la Patrie jusqu'à la mort, et qui n'ont pas reculé devant la bourreau.

La petite solennité est terminée et les autorités vont se retirer quand se produit un incident émou-



Artillerie lourde avançant en terrain reconquis.

vant. Une femme portant un enfant dans les bras s'approche de monsieur Brassine, conseiller communal qui a exploré le champ funèbre et possède la liste complète des héros. Elle lui demande où est inhumé Léon Jacquet. Elle regarde toutes ses tombés anonymes jusqu'à ce qu'on lui donne la réponse. Elle se trouvait juste à la tombe ! La malheureuse femme tout en pleurs se laisse tomber sur le tertre, y place un bouquet de fleurs et prie.

Voici les noms des héros qui y sont ensevelis : Baeckelmans, Franck, J.J., Van der Cammen, Philippe Baucq, Mademoiselle Edith Cavell, Lous Bril, Pierre Poels, Mademoiselle Gabrielle Petit, Joseph Delsaux, Jules Legay, Oscar Hernalsteen, C. Simonet, François Mus, Arthur Roland, Ad. Colon, Dés. Fufrasnes, Jul. Gressier, Em. Mohr, P. Denis, Prosper Krické, C. Parenté, L. Lefèvre, L. Boiteux, J. Corbisier, G. Kugé, J. Oosterlinck, J. Neyts, Jos. Charlier, Em. Mertens, Is. Uytterbroeck, L. Gille, Math. Bodson, Léon Jacquet, C. Dehaemers, Heef. Purnelle, Jul. Descamps, Luc. Descamps, Fr. Vergauwen, Em. Stevigny, I. Van Droogenbroeck, Aug. Van Droogenbroeck.

On publia une proclamation du maréchal Foch aux armées alliées.

« Après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit. Vous avez gagné la plus grande bataille de l'Histoire et sauvé la cause la plus sacrée : La Liberté du monde. Soyez fiers ! D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux. La postérité vous garde sa reconnaissance. »

Bruxelles se para pour la réception du Roi, et des armées alliées.

« Bruxelles prend un air de fête. Des arcs de triomphe s'érigent de toutes parts, le Grand Marché fourmille de drapeaux de toutes les couleurs des alliés ; la Bourse est décorée magnifiquement.

Le Roi pourra s'apercevoir à peine que l'ennemi est resté ici pendant quatre ans. Le brouillard prive cependant l'œil du spectacle mirifique que provoque l'ensemble de ces multiples couleurs. Puisse le soleil ne pas se faire attendre vendredi.

Monsieur Cooreman, président du gouvernement belge, envoya aux bourgmestres du Havre et de Ste-Adresse une lettre dans laquelle il les remercia au nom du ministère et des milliers de Belges auxquels ils avaient donné l'hospitalité.

On publia ce qui suit sur la situation des troupes à cette époque :

« Les troupes belges sont à Anvers, Malines et Bruxelles.

Les 2^e et 4^e armées britanniques se trouvent au sud de Bruxelles notamment à Hal et à Charleroi.

La 3^e armée américaine a occupé Briey, le centre de l'exploitation de fer en Lorraine, ainsi que la forteresse de Longwy à la frontière du Luxembourg. Les Français furent reçus avec un enthousiasme débordant dans le sud de la Belgique, en Alsace et en Lorraine.

Les Allemands ont abandonné d'immenses dépôts de matériel ; des milliers de prisonniers restaient entre les mains des alliés. Ils étaient dans un état lamentable. »

Une division d'artillerie fit déjà son entrée à Bruxelles le 19 novemgre. C'était la 2^e batterie sous le commandement du commandant Collilet.

Quelle différence d'équipement avec les canonniers allemands, d'aspect vraiment misérables.



Le Christ de Houthulst.

Est-il nécessaire de dire qu'ils furent également reçus avec enthousiasme? Ils occupèrent leur caserne à Etterbeek, où des scènes les plus touchantes se produisirent. Des membres de famille et des connaissances accoururent pour embrasser les soldats.

Le 21 de nouvelles divisions d'artillerie arrivèrent, d'innombrables attelages suivis de troupes de toutes les armes. Les canons étaient

magnifiques et portaient des noms célèbres tels : Passchendaele, Houthulst, Dixmude, Yser, etc.

Beaucoup de canons étaient ornés de fleurs données par des enfants et des dames.

Il est intéressant de reproduire quelques articles des journaux de cette époque. Ils reflètent la situation du moment.

Des étrangers arrivaient de tous les endroits.

« Tout Bruxelles est sens dessus dessous. Des milliers de personnes des communes avoisinantes se sont rendus à Bruxelles faisant plusieurs heures de marche pour assister à la réception de leur souverain. C'est un enthousiasme sans précédent, un bonheur qui se manifeste dans la manifestation la plus grandiose, que notre pays ait jamais vu. »

Mais il fallut songer au ravitaillement. Aussi publiat-on des nouvelles peu rassurantes. Citons la suivante :

« L'Union Syndicale des Hôtels et des Restaurants annonce, que la Fédération Professionnelle des Cuisiniers Belges dans son assemblée du 15 a décidé de chômer le jour de « l'Entrée Joyeuse » du Roi.

Les hôteliers et les restaurateurs ne pourront donc pas établir un service régulier.

Le public doit donc prendre ses précautions. »

Le Roi envoya le cablogramme suivant à l'administration communale de Bruxelles, en réponse à celui qui lui fut adressé par la ville le 17, jour de la délivrance :

« Je remercie de tout cœur l'échevin Lemonnier pour le télégramme cordial qu'il m'a envoyé au nom de ses concitoyens.

Très profondément ému, la Reine et moi, nous reviendrons vendredi dans la capitale.

(s.) Albert.

Lophem, 18 novembre 1918. »

Mais le calme ne régnait pas encore partout.

« Des malfaiteurs et des gens peu sensés pillent les maisons qui avaient été occupées par des Allemands durant la guerre. Quels insensés ! Les communes devront payer les dommages. Les personnes que l'on veut atteindre sont à l'étranger et l'on crée des difficultés à d'autres habitants qui n'ont aucun tort.

Hier la populace a brisé des glaces et des vitres dans les hôtels et les restaurants qui étaient fréquentés surtout par les Allemands. Les soldats Belges ont rétabli l'ordre. »

« La Cour de cassation et les Cours d'appel reprendront leurs séances, dès qu'on aura le chauffage nécessaire; le tribunal de Première Instance s'occupera à peu près uniquement d'affaires pénales et une partie de ses membres remplira pendant un temps plus ou moins long le rôle de juge d'instruction, avec mission d'examiner les multiples cas de ceux qui sont accusés d'avoir commis des fautes pendant l'occupation, telles : conjuration avec l'ennemi, accaparement de denrées alimentaires et autres méfaits qui tombent sous l'application des arrêtés-lois promulgués par le gouvernement du Havre. Le premier président M. Desmedt s'occupera spécialement des collaborateurs aux feuilles censurées et le juge d'instruction Bilaut examinera le cas des activistes.

Le tribunal de Commerce ne pourra reprendre ses séances que quand les membres en auront été désignés par les commerçants qui ont droit de vote pour la désignation de la magistrature consulaire.

« Les pancartes allemandes ont disparu des voitures de tramway. Les différentes sociétés ont orné les flèches de traction avec des drapeaux. Ça offre un beau coup d'œil. Le personnel reçoit une gratification spéciale à l'occasion de la rentrée du Roi. Les employés qui travaillent ce jour auront un salaire double, mais le personnel a décidé à peu près à l'unanimité de chômer. Le service sera donc suspendu pendant quatre heures avant et après la solennité. »

Différents télégrammes furent encore échangés entre Poincaré et le Roi Albert. Celui-ci y annonce sa prochaine visite à Paris.

Le président Wilson envoya au Roi un cablogramme dans lequel il rendit hommage à la bravoure de l'armée belge. Il conclut :

« Le sang des fils héroïques de la Belgique n'a pas coulé en vain. »

Les prisonniers politiques rentreraient au pays.

« Pendant que nos vaillants soldats entraient sains et frais dans la capitale, d'autres Belges affamés rentreraient de la maudite Allemagne. Ce sont les multiples condamnés pour faits d'attachement à leur pays.

Ils arrivaient hier à la place Dailly. Ils avaient été enfermés durant des mois et des années à Reinbach, à peine nourris, juste assez pour ne pas mourir, mal habillés, malades. Ils ont été recueillis au refuge « Galilée » à la porte de Schaerbeek. Que ces martyrs étaient heureux; eux qui n'avaient conservé la vie qui grâce à la confiance reconfortante dans le triomphe des alliés. »

Bien des gens voulaient se mettre en voyage, mais on lança l'avertissement suivant :

« Avant de reprendre les communications il doit être établi que tout danger sur les lignes a disparu. De plus, à défaut de télégraphe il n'est pas possible de garantir une correspondance régulière.

La question des signaux a aussi son importance pour éviter les accidents, surtout pendant la nuit. Il se passera quelques jours avant que l'on puisse avoir un bon éclairage électrique.

Le personnel est à peu près complet, aucun inconvénient ne sera suscité de ce côté-là.

Beaucoup de gens voudraient savoir si le public sera admis aux trains.

Il est probable que les militaires seuls en auront accès au début, cette question est de la compétence de l'autorité militaire et non de celle de la direction des chemins de fer.

Personne ne sera surpris d'apprendre que tout est encore en désordre à la gare du Nord. Les Allemands s'y sont conduits comme partout ailleurs. On se croirait dans une porcherie. »

On envisagea le rappel de nouvelles classes.

« Le gouvernement, désireux de renvoyer dans leurs foyers autant que possible les anciens soldats, a résolu de rappeler sous les armes les dernières classes.

La législation actuelle étant insuffisante pour atteindre ce but, des règlements spéciaux seront édictés par des arrêtés royaux.

On pense que par arrêté royal les quatre dernières classes seront appelées sous les armes. »

La « zwanze bruxelloise » y alla également de son petit train.

« Le kaizer, coiffé de son casque fut pendu en mannequin à l'impasse des Quatre-Livres dans la rue de Namur.

Pour la circonstance il portait à la main une lanterne en cuivre.

Son enterrement fut annoncé pour le lendemain à 9 heures. Les honneurs militaires seront rendus par les « ketjes » du quartier. Ce peuple est resté le même, son humour spéciale ne saurait être détraquée. »

Cependant on apprit aussi des faits tristes et sérieux.

« Au cours des travaux de déblayage, sous la direction du génie militaire, on découvrit les cadavres à peu près calcinés de deux hommes qu'on ne put identifier.

Jusqu'à présent on a découvert douze cadavres. Monsieur De Buc, ambulancier à Anderlecht, qui pendant le sauvetage déploya un courage et un dévouement surhumains fut grièvement blessé; il mourut à l'hôpital d'Anderlecht. »

Plusieurs wagons de munitions explosaient à la gare de Braquegnies. Il y eut de nombreuses victimes dont plusieurs furent blessées grièvement. Cette catastrophe causa beaucoup de dégâts dans les environs surtout à la coopérative « Le Progrès ».

D'autres localités, de Louvain par exemple, en reçut aussi des nouvelles peu satisfaisantes.

« Selon les clauses de l'armistice les Allemands devaient être partis de Louvain le mardi à midi, mais ceci n'eut pas lieu. Le mardi à midi il y avait

encore des troupes à Leefdael, à Berchem, donc à mi-chemin entre Bruxelles et Louvain. Les Allemands n'avaient pas encore quitté la ville au soir.

La situation est peu rassurante à Louvain. Les Allemands y ont abandonné 1400 wagons dont on ne connaît pas le contenu. Un certain nombre renfermait des denrées, ils furent pillés par la populace, aidée d'environ 2000 prisonniers russes. Les peu d'Allemands qui se trouvaient encore sur les lieux, ne pouvaient pas les en empêcher, ils ont probablement provoqué ces scènes en offrant les objets en vente, comme ils avaient fait à Bruxelles.

La police civile est impuissante. La population de Louvain eut en général une attitude digne.

* * *

Enfin pointa le jour de la joyeuse entrée; le 22 novembre 1918. La nuit il avait gelé quelque peu; le soleil luisait gaîment.

Le peuple s'était pressé le long du chemin que le cortège devait suivre. Toutes les fenêtres, tous les balcons étaient bondés de spectateurs. Aux toits, aux poteaux, aux kiosques, partout où il y avait une place on vit des grappes humaines. Des échelles, des barricades furent dressées et prises d'assaut.

La tête du cortège parut à la Porte de Flandres peu avant midi. Il était ouvert par des officiers supérieurs Belges à cheval, conduits par le général Biebuyck.

Puis suivit l'infanterie américaine, l'artillerie des Français, des Anglais. Les Écossais eurent beaucoup de succès. L'enthousiasme monta quand apparurent les carabiniers. Des autos arrivaient. De la première descendaient le Roi et la Reine, de la deuxième les Princes et la Princesse.

Le bourgmestre Mettewie de Molenbeek-St-Jean s'approcha et souhaita la bienvenue à la famille royale.

Le Roi monta à cheval.

« Vive le Roi! Vive la Reine!

C'était le cri qui s'étendait, tel un roulement de tonnerre tout le long du parcours.

Au seuil du territoire de Bruxelles, le bourgmestre Max prononça un discours; le Roi répondit.

Puis commença l'entrée solennelle, une entrée triomphale; des centaines de mille de spectateurs acclamaient les souverains.

A midi moins le quart une séance fut ouverte à la Chambre, présidée par le doyen d'âge, Vicart de Bocarmé, député de Bruges. Il annonça que le Roi ferait son entrée au parlement à 14 h. 45.

A 1 heure, toutes les places étaient occupées, toutes les tribunes étaient comblées.

La Reine entra d'abord avec les Princes et la Princesse. La Chambre retentit d'acclamations. Puis apparut le Roi: nouvelle ovation interminable. Le Souverain prononça le discours du trône:

Messieurs,

Je vous apporte le salut de l'armée!

Nous arrivons de l'Yser, mes soldats et moi, à travers nos villes et nos campagnes libérées.

Et me voici devant les représentants du pays.

Vous m'avez confié, il y a quatre ans, l'armée de la Nation pour défendre la Patrie en danger; je viens vous rendre compte de mes actes. Je viens vous dire ce qu'ont été les soldats de la Belgique, l'endurance dont ils ont fait preuve, le courage et la bravoure qu'ils ont déployés, les grands résultats acquis par leurs efforts.

Quelles sont les règles qui ont dirigé ma conduite au cours de cette longue guerre?

D'une part, remplir, en restant toujours dans le domaine du possible, la plénitude de nos obligations internationales et sauvegarder le prestige de la Nation, devoirs auxquels tout peuple qui veut être considéré doit rester fidèle; d'autre part, ménager le sang de nos soldats, assurer leur

bien-être matériel et moral, alléger leurs souffrances.

Dans la campagne de 1914, les opérations de l'armée belge furent décisives pour permettre aux grandes armées alliées d'arrêter la puissante offensive allemande sur la ligne où, pendant près de quatre ans, elle s'est stabilisée.

C'est pendant cette campagne que se joue véritablement la liberté du monde; la lutte gigantesque qui se livre en Belgique et en France doit décider si, vraiment, c'est désormais l'hégémonie allemande qui régira l'humanité.

Des nations de l'Entente n'étaient pas également prêtes pour soutenir, de toutes leurs forces, le formidable choc qui allait se produire.

Deux d'entre elles seulement, la France et la Russie, étaient en mesure de s'opposer sur terre, sans grand délai, à l'entreprise des Empires centraux, qu'une longue et minutieuse préparation avait portés à l'apogée de leur force.

A l'armée belge échut le magnifique, mais périlleux destin d'être placée au point où l'état-major allemand, sûr de la décision, allait lancer le plus gros et le meilleur de ses forces.

Luttant seule pendant deux mois et demi sur l'entière profondeur de son territoire, de Liège à Anvers, puis d'Anvers à l'Yser, l'armée belge d'abord brisa les premières et audacieuses tentatives de l'envahisseur, puis, ralentit et modéra les mouvements du puissant assaillant; elle contribua enfin, par la longue et héroïque bataille qu'elle livra sur les bords de l'Yser, à l'arrêt définitif des troupes allemandes. (Longs applaudissements. — L'assemblée entière se lève aux cris de « Vive l'armée! »)

La campagne de 1915 s'ouvrit sous de meilleurs auspices; la Grande-Bretagne créait de puissantes armées et l'Italie apportait son important concours à l'Entente. Quatre grands peuples militaires allaient maintenant lutter contre les États centraux.

Bientôt réorganisée, grâce surtout au patriotisme de cette jeunesse ardente qui, bravant tous les dangers, franchit les frontières pour se mettre aux ordres de la Patrie (nouveaux cris enthousiastes de « Vive l'armée! ») l'armée commença dans les tranchées boueuses de l'Yser, dernier rempart où elle avait planté le drapeau national, la garde vigilante qu'elle devait monter, sans trêve, inlassablement, pendant près de quatre années.

Elle y soutint de nombreux et durs combats pour en maintenir intacte la possession, attendant patiemment le jour où il serait enfin possible de sortir de ces positions, de battre l'adversaire et de le chasser (Longues acclamations.)

L'année 1918 amena ce jour tant désiré.

L'Amérique, nouvel et puissant allié, ayant ajouté le poids de son effort grandiose et enthousiaste à celui des autres nations, le formidable adversaire chancela.

C'est ce moment que l'armée belge choisit.

Le 28 septembre, à l'aube tendant toute son énergie, elle bondit à l'assaut des lignes ennemies et, d'un seul mais irrésistible et sublime élan, conquiert cette crête des Flandres qui avait jusqu'alors défié les attaques des troupes les plus valeureuses. (Vive l'armée!)

Après ces journées mémorables, elle continua d'attaquer et de poursuivre l'ennemi à côté des armées alliées, jusqu'au jour où celui-ci fut forcé de se déclarer vaincu.

En terminant ce court récit de nos opérations militaires, je vous dis à tous: la Belgique peut regarder avec fierté la tâche accomplie par son armée; au cours de cette lutte sans précédent, l'armée a fait pleinement son devoir, elle a porté à un haut degré le prestige national et la réputation de nos armes; elle a rendu au monde entier un ser-



Les premiers Boches entrant près de Visé en Belgique en 1914.

vice inestimable. (Toute l'assemblée se lève et acclame longuement le Roi et l'armée.)

J'ai un autre devoir à remplir, celui de témoigner des belles vertus militaires des troupes alliées qui ont combattu sur le sol de la Patrie (vives acclamations. — L'assemblée entière se lève aux cris répétés de « Vivent les Alliés! ») fraternellement confondues avec les nôtres, toutes animées d'un même idéal et d'un même esprit de sacrifice. Honneur aux soldats de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis qui se sont portés à notre secours! (Cris unanimes de « Vive la France! Vive l'Angleterre! Vive l'Amérique! ») Je m'incline respectueusement devant ceux qui sont morts et qui reposent dans notre terre à jamais sacrée: La Belgique reconnaissante entretiendra pieusement leur glorieux souvenir. (Applaudissements sur tous les bancs.)

Honneur aussi à nos morts, à nos glorieux morts: à ceux qui sont tombés face à l'ennemi sur les champs de bataille et devant le peloton d'exécution; à ceux qui ont succombé dans les fils de fer le long de la frontière hollandaise; à ceux qui ont été lâchement assassinés (toute l'assemblée se lève soulignant les paroles royales d'acclamations unanimes); à ceux qui ont été martyrisés dans les prisons et les camps de concentration atroces; à ceux qui sont morts de douleur et de misère. Tous ont bien mérité de la Patrie. Que leurs noms soient ajoutés à ceux des combattants de 1830, à notre Panthéon, là-bas, à la Place des Martyrs! (Nouvelles acclamations sur tous les bancs.)

Messieurs,

Il me tient à cœur de féliciter le pays occupé de la noble attitude qu'il a gardée sous le joug allemand. (Applaudissements unanimes et répétés.)

Une première pensée va d'abord aux parents des soldats qui sont demeurés presque sans nouvelles pendant quatre ans et demi. Tandis que les combattants des autres armées restaient en contact avec les leurs et qu'ils puisaient les uns et les autres dans l'entretien d'une correspondance affectueuse et, au cours des congés périodiques, un réconfort nécessaire, les Belges du dehors et ceux de l'intérieur se sont trouvés séparés par un mur de plus en plus infranchissable. En dépit des ef-

forts ingénieux et admirables de ceux qui au péril de leur liberté, se sont appliqués à maintenir de fréquentes relations, la guerre a infligé à nos enfants au front et à leurs parents demeurés au foyer le supplice prolongé de vivre et de souffrir sans savoir ce que la destinée leur réservait. Avec quelle vaillance tout le peuple belge n'a-t-il pas supporté cette épreuve si longue et si cruelle! Elle devait ajouter chaque jour quelque chose d'aigu aux privations matérielles, aux soucis du lendemain, aux atteintes de la misère. La multiplicité des œuvres d'assistance, si magnifiquement écloses au fur et à mesure des nécessités, a atténué la rigueur d'un pareil régime. On a vu toutes les classes de la société, animées d'un même souffle d'entente et d'affection, se rapprocher intimement pour apaiser les souffrances et les infortunes; les femmes ont montré une fois de plus ce qu'il faut attendre de leur bonté et de cette intuition qui leur fait découvrir la plaie à panser et la peine à soulager. (Applaudissements prolongés. — Cris répétés de « Vive la Reine! ») Les nobles sentiments de solidarité maintinrent dans tout le pays les liens les plus solides et constituent le témoignage vivant d'une union que l'on ne saurait briser dans l'avenir. La souffrance noblement partagée et subie d'un cœur ferme est devenue un patrimoine commun; elle a maintenu, à travers le temps, dans toute la population, cette confiance sereine que les événements ont pleinement justifiée.

Messieurs,

On ne comprendrait pas que l'union féconde dont les Belges ont donné un si admirable exemple pendant la guerre fit place, dès le lendemain de la libération du territoire, à la reprise de querelles stériles. Cette union doit rester une réalité dans les circonstances présentes. (Applaudissements.)

Telle est la raison d'être de la composition du nouveau Ministère qui a accepté de reprendre, à son point d'arrêt, la tâche ardue accomplie par les deux Cabinets précédents dans des circonstances angoissantes et avec un patriotisme qui n'a jamais faibli

Le Pays sera heureux de voir la représentation nationale reprendre contact avec le Gouvernement en attendant la date prochaine à laquelle il pourra



Le revers de la médaille — La retraite des Allemands.

être consulté par la voie électorale après le retour de ceux qui ont été éloignés du pays par la guerre et après l'accomplissement des préliminaires nécessaires.

L'égalité dans la souffrance et dans l'endurance a créé des droits égaux à l'expression des aspirations publiques. (Tous les membres se lèvent et applaudissent longuement.) Le Gouvernement proposera aux Chambres d'abaisser, dans un accord patriotique, les anciennes barrières et de réaliser la consultation nationale sur la base du suffrage égal pour tous les hommes dès l'âge de la maturité requise pour l'exercice des droits civils. (Très bien! très bien!)

En attendant cette consultation, le Parlement sera appelé à voter une série de lois urgentes qui auront pour but de conjurer les effets immédiats de la guerre, spécialement pour assurer le rapatriement rapide de tous ceux que des causes diverses tiennent éloignés du sol patrial.

L'administration du Pays, bouleversée pendant la longue occupation, doit être reconstituée avec un élan digne de celui dont nos soldats firent preuve dans les heures critiques. Cette grande œuvre nécessitera la collaboration — à côté des ministres et de leur département — de commissions gouvernementales de techniciens ou de spécialistes recrutés notamment parmi les chefs de notre industrie et de la finance et au sein de la classe ouvrière. De cette coopération étroite des forces vives de la Nation, le Pays peut attendre le plein essor de sa vitalité et de son expansion économique extérieure. Avec le concours de ces conseillers d'Etat, les ministres compétents assureront, à la classe ouvrière si éprouvée, les conditions nécessaires à son développement physique, moral et intellectuel, l'observation des principes d'une hygiène sociale bien comprise et des mesures efficaces pour la mettre à l'abri du fléau de l'alcoolisme. (Très bien! très bien! sur tous les bancs.)

La pratique de la religion, qui a été pour les croyants un grand réconfort aux jours des épreuves douloureuses, n'a jamais été dans l'armée un obstacle à la camaraderie ; comment, dès lors, des

divergences dans ce domaine pourraient-elles être une source de divisions dans la vie civile et politique? Les lois et leur exécution doivent concourir à faire de ces principes une réalité. (Applaudissements.)

La tâche si complexe du ravitaillement du Pays pendant la guerre qui, au milieu des difficultés de l'heure, a pu être réalisée grâce au précieux appui des Etats-Unis, de l'Espagne et des Pays-Bas (applaudissements), devra être poursuivie avec le concours des organismes qui en ont assumé la charge et qui voudront bien continuer au Gouvernement leurs services si dévoués et si éclairés en se rattachant au Ministère de l'Industrie et du Travail. De même le Comptoir national d'achat, qui fonctionne sous le contrôle de l'Etat et qui est rattaché au Ministère des Affaires Economiques, devra poursuivre son activité en vue du réoutillage de l'industrie et du réapprovisionnement en matières premières.

Dans un intérêt collectif, les dommages et les destructions sans précédent causés par la guerre aux particuliers appelleront une réparation intégrale et rapide. Les effets de ces ravages ont démontré combien tout se tient dans la vie économique; l'usine est aux ouvriers ce que sont les ouvriers aux commerçants et ce que ceux-ci sont aux professions libérales.

La ruine d'un rouage suffit à atrophier tous les autres. Cette solidarité impose une alliance loyale du Capital et du Travail, alliance de concours et d'efforts avec répartition équitable et méthodique du fruit de ces efforts communs pour mettre un frein à des luttes qui, par leur apreté même, desservent les intérêts des deux parties. (Applaudissements.)

Lorsque le Législateur sera sollicité de sanctionner ces coalitions d'intérêts, notamment en vue de faciliter la concurrence sur les marchés étrangers, le Gouvernement veillera à assurer en même temps et par les mêmes sanctions, notamment par la liberté syndicale, l'équilibre des intérêts patronaux et ouvriers qui pourraient être en dissidence. (Nouveaux applaudissements.)

La nécessité d'une union féconde exige la collaboration sincère de tous les enfants d'une même patrie sans distinction d'origine et de langue ; dans ce domaine des langues, l'égalité la plus stricte et la justice la plus absolue présideront à l'établissement des projets que le gouvernement soumettra à la représentation nationale. Ainsi se réalisera un accord destiné à perpétuer l'unité et l'indivisibilité de la Patrie telle qu'elle s'est affirmée pendant la guerre par le sacrifice de tant de sang. (Applaudissements.) Un respect réciproque des intérêts des Flamands et des Wallons doit imprégner l'Administration, donner à chacun la certitude d'être compris en sa langue et lui assurer son plein développement intellectuel, notamment dans l'enseignement supérieur. « Très bien ! très bien ! »

Que le fonctionnaire, le magistrat, l'officier doivent connaître la langue de leurs administrés est une règle d'équité élémentaire. L'intérêt même du Pays comporte que chacune de nos deux populations puisse, dans sa langue, développer pleinement sa personnalité, son originalité, ses dons intellectuels et ses facultés d'art. Le Gouvernement proposera au Parlement de créer dès à présent les assises d'une université flamande à Gand, sauf à réserver aux Chambres qui suivront la consultation électorale le soin d'en régler les modalités définitives.

Les menées de ceux qui, à l'heure poignante où l'existence et l'avenir du Pays étaient en question, avaient pour but de consommer sa ruine ne peuvent faire l'objet d'une amnistie. (Toute l'assemblée, debout, applaudit longuement.) Les populations flamandes ont déjà elles-mêmes flétri ces menées, mais les coupables devront subir les rigueurs d'une juste répression. (Nouveaux applaudissements prolongés.)

La suspension du fonctionnement de la Justice imposée au Pouvoir judiciaire pendant la dure période d'occupation a dû provoquer un arriéré considérable, que le bouleversement des affaires semble devoir accentuer. Ces événements font sonner l'heure de réformes profondes dans l'organisation judiciaire, réformes qui, depuis longtemps, étaient dans le vœu des juristes et des justiciables. (Très bien ! très bien !)

Messieurs,

Par sa constance, son stoïcisme, l'héroïsme de son armée et de son peuple, la Belgique a conquis les sympathies et l'admiration du monde. (Acclamations.) Elle est devenue à ses yeux, dès les premiers jours de la crise tragique où elle a été jetée, l'expression sacrée de la cause du Droit. (Nouveaux acclamations.)

Invariablement fidèle à ses devoirs et injustement attaquée, elle a pris les armes pour défendre son honneur et son indépendance. Elle sort de la lutte meurtrie, mais fière et couronnée de gloire.

La Belgique, victorieuse et affranchie de la neutralité que lui imposaient des traités dont la guerre a ébranlé les fondements, jouira d'une complète indépendance. (Nouvelles et longues acclamations.)

Ces traités, qui déterminaient sa position en Europe, ne l'ont pas protégée contre le plus criminel attentat. (Très bien !) Ils ne peuvent survivre à la crise dont le pays a été la victime. La Belgique rétablie dans tous ses droits, réglera ses destinées suivant ses besoins et ses aspirations en pleine souveraineté. (Longs applaudissements.) Elle devra trouver, dans son nouveau statut, des garanties qui la mettront à l'abri du péril de futures agressions. Elle prendra la place qui convient à sa dignité et à son rang dans l'ordre international qui s'annonce, fondé sur la justice. (Nouveaux applaudissements.)

L'invasion et l'occupation étrangères ont infligé au Pays, à ses populations et à leurs biens, à son industrie, à son commerce et à son agriculture d'immenses dommages dont la réparation complète lui est due par l'ennemi. (Très bien ! très bien !)

Dès le début des hostilités, la Belgique, en exécution de son devoir international, tenta d'éviter que la guerre s'étendit au territoire du bassin conventionnel du Congo. Ce fut en vain.

Ici encore l'agression de l'Allemagne nous imposa l'obligation de combattre. Notre armée coloniale fit tout son devoir dans des circonstances souvent très difficiles. Les événements de la guerre d'Afrique, le loyalisme des populations indigènes, les progrès accomplis ont créé entre la Belgique et le Congo d'indestructibles liens. Ainsi que la Belgique l'a solennellement et spontanément proclamé lors de la reprise du Congo, la protection et le bien-être des indigènes demeureront le premier de nos soucis, comme ils sont du reste la condition nécessaire au développement de la Colonie, et nous sommes résolus à nous imposer tous les sacrifices nécessaires pour poursuivre et remplir notre mission civilisatrice en Afrique. (Très bien ! très bien !) La Nation s'attachera à multiplier dans la Colonie les moyens de transport, condition essentielle de la mise en valeur de ses immenses richesses naturelles. Elle considère son domaine colonial comme partie intégrale du pays et comme un élément essentiel de son relèvement et de sa grandeur future.

L'opinion publique, trop indifférente autrefois à la vie du dehors, s'absorbait dans la discussion des problèmes internes. Instruite par l'expérience et consciente de la position acquise par la Belgique dans le monde, elle s'intéressera désormais, avec une vigilance patriotique, aux questions extérieures et donnera ainsi un appui solide à l'action gouvernementale.

Les puissantes amitiés qui ont entouré la Belgique lui resteront fidèles, j'en ai l'assurance, dans la paix comme elles l'ont été dans les épreuves de la guerre. Elles aideront le Pays à reconstituer son outillage et ses approvisionnements et à restaurer sa vie économique. La Belgique devra, par des conventions commerciales avec les grands pays alliés, obtenir d'eux l'accès large et facile de débouchés nouveaux et assurer l'avenir du port d'Anvers. (Applaudissements.)

La Nation rend un hommage éclatant et unanime à tous les Pays alliés et associés qui, avec elle, ont mené jusqu'à la victoire cette guerre héroïque pour la défense du Droit et de la Liberté (nouveaux applaudissements) ; à la France et l'Empire britannique, à leurs soldats et leurs marins, dont les exploits ont fait passer dans le monde des frissons d'admiration ; à la Nation américaine, qui a sauvé la Belgique de la famine (toute l'assemblée, debout, acclame longuement) et dont les fils ont traversé l'Océan pour mettre la Force au service de la Justice ; à l'Italie, où notre cause a suscité de si ardentes sympathies (applaudissements) ; au Japon, à la Serbie, qui a tant souffert et lutté. (Applaudissements prolongés.)

La communauté des sacrifices, les souffrances et les espérances a cimenté entre eux et nous une amitié et une solidarité morale que le temps n'affaiblira pas.

Messieurs,

Parmi les grandes leçons de cette guerre, il n'en est pas de plus saisissante que le désordre politique et social de nations autrefois prospères. L'ordre est à la base de la vie sociale ; sans lui, celle-ci ne peut se développer. Mais l'ordre fécond ne consiste pas dans une soumission forcée ni dans les effets d'une contrainte extérieure (applaudissements), il doit être dans l'accord commun des

cœurs et des volontés. (Nouveaux applaudissements.) C'est ainsi que l'esprit de fraternité et d'entente apparaît comme un devoir civique au même titre que le souci du maintien de l'ordre.

A l'œuvre donc, Messieurs! Que Dieu vous soit en aide pour faire de la Belgique une Patrie de plus en plus unie, de plus en plus digne d'être chérie par ses enfants.

Leurs majestés quittaient la salle sous les cris de « Vive le Roi! Vive la Reine! »

Puis le Roi se rendit à l'hôtel de ville, cette visite fut relatée comme suit :

« La magnifique salle Gothique était bordée à partir de 4 heures. Tout ce que Bruxelles possède de personnalités y était présent. Le corps diplomatique au complet. Nous y voyons MM. Van Volkenhoven, représentant de la Néerlande, le marquis de Villalobar, représentant de l'Espagne, Brand Witlock, des Etats-Unis, DeFrance, de la France, H. Hydevilliers, d'Angleterre, etc. ; les nouveaux ministres Delacroix, Vandervelde, Hymans, Renkin, le gouverneur de Brabant, Beco, le nonce apostolique Locatelli; les députés Neven, P. E. Janson, Féron, Braun bourgmestre de Gand, Devèze, Crick et Pécher, Lamborffelle, Bertrand, etc. ; les sénateurs Favereau, t Kint de Rodebeeke, Goblet d'Alviella, Braun, Jottrand, procureur général, Solvay, Magnette, ministre d'Etat Woeste, le conseil communal de Bruxelles avec le bourgmestre Max et les échevins, les bourgmestres et échevins des faubourgs. Remarqué et particulièrement entouré le Dr Depage en costume de major, etc. etc.

A 5 1/2 h. les filles de l'école normale de la ville chantent la Brabançonne et puis on entend : « Le Roi! » Aux cris mille fois répétés « Vive le Roi! » sa majesté fait son entrée accompagnée par le prince Léopold, le prince Charles, la princesse Marie-José. Après avoir dit un mot particulier à chaque ambassadeur, il s'arrête devant le bourgmestre Max qui prononce un discours dans lequel sont traduits les sentiments que la Capitale nourrit pour le Roi. »

* * *

Oui, c'était une véritable révolution dans la capitale de la Belgique; après ce long cauchemare chacun crut rêver.

Un correspondant écrivit ces jours au « Telegraaf » :

Les Bruxellois ont été sevrés assez longtemps de joie pour apprécier triplement le bonheur de ces jours derniers. On dira peut-être plus tard que ces longues années d'inquiétudes ont rendu un peu plus sérieux les Bruxellois qui de leur nature sont insoucieux comme des enfants, mais pour le moment, leur caractère expansif, leur nature joyeuse se déploient de toutes leurs ailes, et si l'on observe la façon d'agir de notre peuple on dirait qu'il a tout oublié de l'envahisseur qui farouchement et comme inconsciemment a occasionné ici tant de maux.

Il n'y a pas longtemps nous avons cependant encore ressenti vivement tous les dangers qu'il a laissé derrière lui. Les journaux ont déjà publié des particularités sur les explosions à la gare centrale et à la gare de Haeren, où un grand nombre de personnes perdirent la vie; non seulement les hyènes qui essayaient de se livrer au pillage au milieu de toutes ces ruines, mais aussi des ambulanciers de la Croix-Rouge; plusieurs autres de leurs collègues furent blessés. On a ici la conviction que ces explosions ne sont pas le fait du hasard, mais qu'elles sont dues à des bombes à retardement qui explosent à une heure déterminée. On a manifestement affaire avec une machination bien allemande. Ces trains se trouvaient en gare dès dimanche et les Allemands qui s'étaient livrés au pillage savaient parfaitement l'heure à laquelle devrait se produire la catastrophe. On s'attend à ce que le

gouvernement belge ordonne une enquête très sérieuse; ceux qui sont responsables du malheur n'échapperont pas à la punition, même s'ils se trouvent déjà en Allemagne. »

La réception Royale avait fait à l'étranger aussi une grande impression. Le lendemain le « Telegraaf » en donna à Amsterdam une relation complète. Ceci nous paraît tout naturel à présent, mais à ce moment il n'y avait ni télégraphe, ni téléphone, ni train. Un correspondant raconte comment il devait transmettre ses communications. Ceci donne une idée de la vie des correspondants de journaux pendant cette période.

« A bout d'expédients je résolus d'aller moi-même à la frontière afin de pouvoir faire parvenir mon rapport au « Telegraaf ».

Bruxelles était en fête. Les restaurants débauchaient du café, mais pas d'aliments, leur préparation exigeait trop de travail. Tous les magasins restaient fermés jusqu'à cinq heures. Personne ne travaillait, les courriers qui traversaient le pays en auto chômaient. Qui aurait voulu manquer de voir le spectacle grandiose de l'entrée du Roi?

Une auto s'était dirigé vers la Hollande, mais beaucoup trop tôt dans la matinée, avant que les festivités ne s'étaient déroulées. Je me trouvais au centre de Bruxelles fourmillant, à quatre-vingt kilomètres de la frontière, du premier télégraphe hollandais. Faute de mieux, j'enjambais un vélo et en route pour la frontière. En traversant la Campine, où la lumière de la lune se glissait mystérieusement à travers le feuillage des bois, où le drapeau pendait aux façades des maisons, je pensais à tout ce que j'avais à raconter de mon séjour en Belgique. Un « Halt! » refaisant me tira de mes rêveries. C'était un avertissement lancé par un soldat Belge sortant de sa cachette. J'enrais dans une aubette; la visite se passa tout en causant amicalement avec un «homme de l'Yser». Il était né à Paris de parents Brugeois. Je dus lui parler de la grande journée de Bruxelles; puis le «piot» satisfait me cria « Bon voyage! » J'enfilais le sentier réservé aux cyclistes qui s'allongeait à travers la bruyère comme un ruban argenté.

La sentinelle hollandaise était surprise de recevoir un visiteur de nuit, elle me mena auprès du lieutenant dans une cabine bien chauffée.

L'aimable officier n'avait pas grand espoir de me découvrir un légis à Roozendaal; les gens y dorment profondément; il m'offrit un fauteuil me versa une tasse de thé et c'est ainsi que j'écrivis à la frontière, à Nispen, un article que je remettrai au bureau de télégraphe à Roozendaal dès qu'il sera ouvert. »

Les réceptions et les festivités continuèrent à Bruxelles.

Le lendemain un « Te Deum » eut lieu à l'église Ste-Gudule en présence de la famille royale, de l'état-major et de toutes les autorités. Le Roi visita le palais de justice pour rendre hommage à la magistrature. On put en lire la relation suivante :

« Ce fut une terrible corvée que de débarasser quelque peu le palais de justice — on connaît l'imposant monument — des traces de l'occupation allemande. On sait que cela est un travail gigantesque partout où les Allemands se sont installés. Dans la salle d'audience au moyen de draperies et de drapeaux on avait voilé bien des méfaits du vandalisme allemand, pour recevoir le Roi.

La parole fut donnée au premier président M. Van Iseghem, au procureur-général Terlinden et au bâtonnier de l'ordre M. Hanssens.

Cette séance fut d'autant plus remarquable que l'autorité allemande s'étant immiscée dans le pouvoir judiciaire, les tribunaux belges suspendirent leurs audiences. Le premier président, M. Van Iseghem, souligna le fait; la magistrature et le barreau étaient restés courageusement à leur poste; surtout quand des Belges trahissaient leur pays et



Le Roi Georges au front.

complotaient avec l'ennemi pour diviser la Belgique. Les magistrats, pour empêcher un pareil crime firent vaillamment leur devoir quoiqu'ils furent invités par l'occupant à trahir leur parole, à briser leur serment. Ils défendirent fièrement l'indépendance de la justice, ils suspendirent leurs séances. Aujourd'hui ils les reprenaient dans la joie de la délivrance... »

L'avis suivant commémore une autre solennité quatre jours après la joyeuse entrée.

« Les troupes françaises, qui sous le commandement du Roi Albert prirent part à l'offensive en Flandre, arrivèrent aujourd'hui mardi à Bruxelles. Le bourgmestre Max et les échevins les reçurent à la Porte de Ninove. Le bourgmestre adressa une allocution au général Bablon et lui souhaita à lui ainsi qu'à ses troupes, une cordiale bienvenue.

» L'accueil enthousiaste que rencontrent partout en Belgique les armées de la France témoigne de nos sentiments de reconnaissance et d'admiration pour les incomparables soldats qui, dans cette guerre, ont si puissamment contribué au triomphe d'une cause dont dépendait l'avenir de l'humanité.

» Mais devant vous, mon Général, et devant les troupes qui marchent à votre suite, notre émotion est plus intense encore, car nous savons quelle part fut la vôtre dans la suprême offensive des Flandres, où Français, Anglais et Belges, enflammés de la même passion, cimentèrent dans la victoire leur féconde fraternité d'armes.

» Je salue les héros de cette bataille qui, par ses résultats décisifs, libéra la Belgique du joug odieux qui pesait sur elle depuis plus de quatre années. Et c'est dans un sentiment d'ardente et sincère gratitude qu'au seuil de la capitale, je vous accueille, mon Général, vous et vos soldats, au nom

de tous mes concitoyens, par ce cri qui part du plus profond de nos cœurs : Vive la France ! »

Des milliers d'auditeurs répétaient ce cri et firent une ovation impressionnante aux soldats Français. Le général Bablon répondit par des paroles d'hommage à M. Max et à l'armée Belge dont il avait eu l'occasion d'apprécier la vaillance.

Aux sons de la « Brabançonne » et de la « Marseillaise » les troupes traversèrent la ville, et furent, tout le long du parcours, l'objet de manifestations et salués partout par des cris : « Vive la France ! »

Le déplacement des troupes était mentionné dans des communiqués tels que ceux-ci :

« Ce matin les 2^e et 4^e armées reprirent leur marche vers la frontière allemande. Nos mouvements de troupes s'effectuent conformément aux décisions prises et sans incidents. A notre aile droite, nos divisions avancées s'approchent de la Meuse au sud de Namur; l'aile gauche atteignit la direction générale Gembloux-Wavre.

Londres, 21 novembre.

« Reuter annonce que la cavalerie anglaise, dans sa marche vers l'Allemagne, a passé aujourd'hui au champ de bataille de Waterloo. Hier en plusieurs points du front, des canons allemands furent remis entre les mains d'officiers anglais. Les officiers allemands qui doivent négocier avec les officiers anglais connaissent tous la langue anglaise. L'un d'eux déclara à un correspondant anglais qu'il connaissait la langue anglaise grâce au fait d'avoir été longtemps coiffeur dans la Victoria street. »